L'entropolitique ou la théorie du nivellement politique : eléments d'épistémologie

Autor(en): **Grinevald, Jacques**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Annuaire suisse de science politique = Schweizerisches Jahrbuch für Politische Wissenschaft**

Band (Jahr): **13 (1973)**

PDF erstellt am: **27.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-171840

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

L'ENTROPOLITIQUE OU LA THÉORIE DU NIVELLEMENT POLITIQUE

Eléments d'épistémologie

par Jacques Grinevald

lic. philo., lic. sc. politiques (études internationales), Genève

A la dernière page de son ouvrage intitulé „*Tristes tropiques*"[1], l'anthropologue Claude Lévi-Strauss propose d'écrire *entropologie* le nom de sa discipline, puisque aussi bien elle ne ferait que recenser, non sans quelque complité, des formes en voie de dissolution, suivant en cela la loi naturelle de l'entropie.[2]

Pour notre part, nous proposons d'appeler *entropolitique* la théorie générale qui rendrait compte du nivellement politique[3] des sociétés „modernes". La proposition fondamentale en est: les processus de modernité résultant de la technologie scientifique et de l'industrialisation augmentent l'*entropie* du système social. Thèse déjà soutenue par T. Parsons[4], R. Aron[5], et des auteurs aussi différents que H. Marcuse *(L'homme unidimensionnel)* et R. Abellio *(La Structure absolue)*. Si R. Abellio fait grand cas de la notion d'entropie, dans un sens proche du nôtre, les autres auteurs que nous venons de citer ne l'utilisent pas. Cependant, à la suite, d'une part de l'ouvrage de N. Wiener, „*Cybernétique et*

1 C. Lévi-Strauss, *Tristes tropiques,* Paris 1955. Disons tout de suite, pour donner un premier élément épistémologique: les tropiques ne sont tristes que lorsqu'on se pose certaines questions.

2 Le concept d'entropie (Clausius, 1865) traduit, mathématiquement, le deuxième principe de la thermodynamique (Carnot). Avec Boltzmann, il a reçu une interprétation statistique. Voir P. Chambadal, *Evolution et application du concept d'entropie,* Paris 1963. M. Dutta, „A Hundred Years of Entropy", *Physics Today,* janvier 1968, p. 75. Et l'auteur de ces lignes: „Réflexions sur l'entropie", in *Réseaux, Revue interdisciplinaire de philosophie morale et politique,* Université de Mons, 1973, no 20. A la suite des travaux de Szilard, Shannon, Wiener, Brillouin, principalement, le concept thermodynamique d'entropie (dans sa formulation statistique) révéla une équivalence riche de développement avec la notion mathématique d'information. Voir surtout L. Brillouin, *Science and Information Theory,* New York 1956. Et O. Costa de Beauregard, *Le second principe de la science du temps,* Paris 1963.

3 Par *politique* nous entendons ici le système de comportement global de la société, et non la structure du pouvoir. Voir A. Etzioni, A Macrosociology: A Theory of Societal Energy", in J. C. McKinney & E. A. Tiryakian, *Theoretical Sociology: Perspectives and Developments,* New York, 1970. D. Easton, *A Framework for Political Analysis,* New York, 1965. Easton parle dans un passage sur les systèmes fermés/ouverts de *social entropy,* (p. 62) mais il ne tire aucun parti de cette notion. En général, la littérature d'inspiration quantitativiste ou systémique, notamment américaine, oublie (ou refuse) de considérer la valeur sémantique de la notion d'entropie, sans laquelle nous ne voyons pas ce que les sciences politiques en tireraient.

4 T. Parsons, *Societies: Evolutionary and Comparative Perspectives,* Englewood Cliffs 1966.

5 R. Aron, *Les désillusions du progrès, essai sur la dialectique de la modernité,* Paris 1969.

Société" et d'autre part des travaux de L. von Bertalanffy[6], se développe une sociologie systématique qui introduit, timidement, le concept d'entropie[7].

Dans la mesure où la plupart des *decision makers* des pays formellement décolonisés adoptent les objectifs de croissance économique (et sociale) du modèle occidental de développement, encouragés qu'ils sont à le faire par l'idéologie et la pratique de *l'aide au développement,* nous nous autorisons à généraliser cette théorie de l'uniformisation politique des sociétés globales à l'échelle mondiale[8].

Et, tout comme un certain nombre d'écologistes[9] l'adoptent aujourd'hui pour désigner la dégradation irréversible de l'écosystème par l'impact de la civilisation industrielle et technique en expansion, nous empruntons à la thermodynamique et à la théorie de l'information le concept statistique d'entropie pour qualifier la tendance politique globale du système mondial *(world system,* dans le sens employé par le rapport du M. I. T. *The Limits to Growth.).*

Conformément à la convention usitée dans toute discussion faisant référence au deuxième principe de la thermodynamique, nous dirons que l'accroissement d'entropie définit une tendance au désordre, c'est-à-dire une perte de spécificité. En d'autres termes, *l'entropolitique* sera la théorie de l'augmentation du désordre planétaire, de la perte de spécificité des différentes cultures par l'aligne-

6 N. Wiener, *Cybernétique et Société,* 10/18, 1962, 1970. Original: *The Human Use of the Human Beings, Cybernetics and Society,* Boston 1950. L. von Bertalanffy, *General System Theory,* New York 1968. (Trad. fr. *Théorie générale des systèmes,* Paris 1973.) Voir *Systems thinking,* edited by F. E. Emery, *Selected Readings,* London 1969.

7 En sociologie systématique, la notion statistique d'entropie mesure la quantité de désordre dans une catégorie de modèles. Elle se rattache à la notion d'information, qui, dans la théorie mathématique de l'information, est essentiellement une mesure de l'ordre. Le théorème de Carnot, généralisé par Brillouin *(Science and Information Theory,* New York 1956), indique une tendance *d'involution,* c'est-à-dire vers l'état le plus probable, l'homogène, ce qui se traduit par l'augmentation de l'entropie du système, ou, autrement dit, le nivellement des paramètres de mesure d'état du système. L'entropie correspond alors au désordre, entendu au sens de perte de différentiation, de spécificité. A strictement parler, le principe de l'entropie croissante n'est appliquable qu'à un système clos. Toute la question est donc de savoir s'il y a clôture, fermeture, du système politique mondiale. Pour notre part, l'utopie (réalisable) d'un gouvernement mondiale, centralisé, ressortirait inévitablement à cette loi de l'entropie croissante. C'est le principe: *le pouvoir corrompt, le pouvoir absolu corrompt absolument.* Il serait également possible de montrer que les *utopies* rationalistes à vecation universaliste entre dans le cadre de l'„entropolitique".

8 Il ne s'agit nullement d'une théorie du facteur déterminant. Au contraire, l'approche systémique insiste sur l'interdépendance des variables du modèle dynamique. Notre intention n'est pas de soutenir une loi d'homogénéisation culturelle ou sociale, mais plus exactement de mettre en évidence la diminution des structures d'alternatives imposée au système mondial par la rationalité et l'expansion du modèle politico-économique de croissance pratiqué par les sociétés technocratiques. En ce sens, le concept d'entropie peut même devenir opératoire (sur des modèles nécessairement simplifiés). Voir D./A. Gabor, „L'entropie comme mesure de la liberté économique et sociale", *Cahiers de l'I. S. E. A.,* série N, no 2, 1958. Et J. Rothstein, *Communication, Organization and Science,* Indian Hills 1958.

9 Voir particulièrement, la publication de la revue *The Ecologist: A Blueprint for Survival,* parue en français sous le titre *Changer ou disparaître,* Paris 1972. E. Morin, *An 1 de l'ère écologique,* in numéro spécial écologie, *Le Nouvel Observateur,* juin-juillet 1972.

ment politique, non sur l'Est ou l'Ouest [10], mais sur une valeur commune à la civilisation occidentale [11], à savoir *le progrès,* dont l'aspect le plus manifeste, mais non le seul, est désigné sous le terme de *croissance économique,* et qu'on préfère appeler aujourd'hui, plus pudiquement, *le développement* [12]. Cette imitation politico-culturelle, dont la *demande induite* résulte en grande partie des effets à long terme de la colonisation, accélère l'acculturation spontanée due aux processus de diffusion. Le thèse de Mac Luhan, avec des réserves pour les pays du tiers monde, mais non pour ses classes dirigeantes, alimentent l'entropolitique.

Il ne faut pas se méprendre sur nos intentions. Loin de nous l'idée de nier, ni même de négliger, les facteurs, souvent très importants, de dissymétrie et d'inégalité dans le monde actuel. Notre thèse peut paraître à bien des égards intempestives tant l'hétérogénéité des sociétés paraît manifeste. Objectivement, en effet, le monde n'a sans doute jamais été aussi divers et les sociétés paradoxalement aussi éloignées les une des autres, du point de vue des moyens mis en oeuvre, des modes de vie et des conceptions philosophiques des individus. Mais cette variété justement des situations nous aveugle sur le nivellement des aspirations et des structures d'alternatives, autrement dit, sur la dissolution ou plus exactement la résorption des projets sociaux (dont l'anthropologie culturelle nous révèle la diversité) en un modèle unique de civilisation. La philosophie politique que L. S. Senghor, par exemple, a tiré de la conception du monde teilhardienne alimente cette idéologie de la convergence universelle qui permet à une certaine opinion d'atténuer les *effets psychologiques* de la constatation scientifique de la divergence. Cette conscience de l'universel ne serait-elle pas la fausse (ou la mauvaise) conscience des internationalistes? [13]

10 Ce qui rend caduc le concept de Tiers-Monde.

11 Voir S. Freud *(Malaise dans la civilisation),* R. Guénon *(La crise du monde moderne)* et surtout A. Malraux, *(La tentation de l'Occident).* Il est très significatif de constater qu'aujourd'hui encore, dans la rhétorique politique, la dichotomie modernité/tradition continue d'être explicitement indentifiée avec les sociétés industrialisées (avec pour modèle celles qui ont le P. N. B. le plus élevé par tête d'habitant) et le reste du monde. Voir la théorie dualiste des économistes du développement, où il est clairement indiqué que le secteur modernisé doit avoir un effet d'entrainement. Dans cette optique les conceptions philosophico-religieuses sont analysées comme des freins au développement économique et social et font partie d'un stade jugé dépassé et condamné par le rationnalisme occidental, puisque celui-ci est plus *efficace.* C'est là un culturocentrisme que le politologue, s'il veut prétendre à l'objectivité, ne peut plus se permettre. Les sciences politiques ne peuvent se passer de l'anthropologie scientifique, préalable, pensons-nous à toute épistémologie critique des sciences humaines.

12 On voit clairement que la notion nouvelle (imposée par la diplomatie internationale) de *pays en voie de développement* est tout aussi ethnocentrique que les autres, *pays sous-développés, pays arriérés, sociétés traditionnelles,* sans parler de l'emploi abusif de *sociétés primitives.*

13 Le biologiste Joël de Rosnay déclare: „Il existe donc entre divers secteurs de l'humanité une dissymétrie de taux de croissance et d'innovation qui est la marque d'un processus de sélection naturelle. Il se crée des courbes temporelles divergentes qui, lorsqu'elles se poursuivent pendant un temps suffisamment long, ne peuvent plus jamais converger. Certaines nations riches et savantes sont aujourd'hui en train de s'auto-sélectionner et, par la force des choses, en train d'éliminer des concurrents moins favorisés". VIe Congrès international de Cybernétique, Namur 1970.

Si nous prenons la liberté d'employer le paradigme de l'entropie, avec le halo sématique qui lui a donné toute une histoire philosophique, c'est pour mettre en évidence le péril que constitue cette pseudo-unanimité politique (exception faite pour la Chine populaire) sur un projet global qu'aucun partenaire n'est plus à même de refuser. Il va de soi qu'il s'agit là d'une vue stochastique, non transposable au niveau micro-sociologique, et qui ne concerne que la *dynamique du système mondial,* et par conséquent ce sont les tendances dominantes qui sont retenues.

Les sciences économiques et sociales n'ont pas encore assez réfléchi sur leurs fondements épistémologiques pour s'apercevoir que l'inégalité de la population mondiale (définissant ce que les statisticiens appellent une *allométrie majorante)* en termes de niveaux de vie n'est perçue comme telle qu'à la suite de la mise en congruence des deux termes de l'inégalité ainsi constatée. C'est la mesure, l'échelle de mesure, qui définit le phénomène. Autrement dit, il n'y a du *„sous-développement"* qu'à la suite d'une définition, normative, du *„développement"*, c'est-à-dire, que parce qu'il existe, quelque part, et ce lieu étant situé géographiquement et historiquement, et en interaction avec le reste du monde, du „développement". [13a]

La réflexion épistémologique sur le concept d'entropie peut nous éclairer. Pour le mathématicien, c'est à partir de l'ordre qu'il traite du désordre. Certes, l'entropie introduit l'irréversibilité du changement dans la physique, mais c'est à partir d'un concept mathématique, une structure logique équilibrée, donc réversible, que se définit ce processus de modification imputée par la pensée (commune) au temps. C'est bien à partir de l'identité que la différence se conçoit, et le déséquilibre de l'équilibre. [14] S'il y a écart donc, celui-ci n'existe que par rapport à un référentiel; sommes-nous certains que ce problème axiologique soit toujours correctement posé, si tant est qu'il soit déjà sérieusement posé? Et il faut bien comprendre que ce problème n'est pas directement assimilable à la satisfaction ou au malaise que nous procure la société industrielle dite avancée.

L'entropolitique n'est pas une théorie de l'histoire universelle. Elle est même à l'opposé de cette tentation véhiculée aujourd'hui par le marxisme et le teilhardisme, si justement mis en parallèle par le biologiste J. Monod [14a]. Il ne lui est cependant pas interdit, puisqu'elle se veut interdisciplinaire, de prendre en considération les mythes traditionnels qui sont nombreux à exprimer une loi de dégradation naturelle, à laquelle l'homme serait également soumis. Notre thèse n'a aucun caractère prophétique ou déterministe. Le politologue n'est pas un homme

13a Problème bien posé, historiquement, par J. Austruy, *Le scandale du développement,* Paris 1965 (2e éd. 1968).

14 Les travaux d'épistémologie génétique de Jean Piaget apportent une lumière décisive à ces problèmes, en montrant comment l'irréversibilité, le déséquilibre, la dissymétrie, sont compris, dans l'évolution de l'intelligence chez l'enfant, après, et à partir, des notions d'équilibre, de symétrie, de révisibilité. Voir J. Piaget/B. Inhelder, *La genèse de l'idée de hasard chez l'enfant,* Paris 1951.

14a Voir notre présentation de son livre „Le hasard et la nécessité", *Annales d'Etudes Internationales,* 1972, p. 253–55.

politique, lorsqu'il veut *comprendre* le monde, il doit s'interdire de *vouloir* le transformer. Ce qui ne veut pas dire qu'objectivement il ne participe pas à sa transformation. Quoiqu'il lui en coûte, il doit reconnaître, selon la formule de Valéry, *„cette antinomie entre le vrai scientifique et le réel politique"*.

Elle est consciente des faiblesses épistémologiques de la macro-théorie, mais tout autant de la nécessité d'une approche macro-dimensionnelle. Elle cherche à rendre compte de la dynamique d'un modèle, lequel renvoie à une structure fondamentale des sociétés globales qui, quels que soient leurs régimes politiques, adoptent (par des causalités internes *ou externes)* pour politique générale ce qu'on appelle aujourd'hui *„le développement"*. [15]

Depuis la fin de la dernière guerre mondiale, il faut reconnaître que la notion de développement, arme de combat à double tranchant, s'est entourée d'un prestige véritablement magique. Elle cache mal cependant son caractère économiste et productiviste. Le deuxième rapport du Secrétaire général de la CNUCED, *Vers une stratégie globale du développement,* ne proposait-il pas au fond la séquence simpliste: exportation + industrialisation = croissance = développement = bonheur et liberté? Depuis, quelques variantes sont apparues. La Conférence de Stockholm a introduit dans la rhétorique internationale les nuisances de la croissance. Le problème de l'épuisement des ressources naturelles étant, lui, présent dès la première formulation de la doctrine de l'aide. Mais ce sont les effets qui sont mis en question, non les causes profondes, que seule peut-être la problématique écologique peut mettre en évidence.

Cette idéologie, pour ne pas dire cette mystique, du développement, que sécrète le système actuel, parce qu'il l'implique, que cristallise et diffuse le système des Nations Unies, y compris l'OIT et l'UNESCO, devrait rendre suspect tout politologue qui n'en critique pas le caractère *incontestable,* sous peine de se voir retirer toute objectivité et toute crédibilité scientifique. La théorie structurale de l'impérialisme de J. Galtung, comme un certain nombre de travaux sur la sociologie de l'impérialisme, permettent aujourd'hui de jeter un regard plus lucide sur le rôle idéologique de la notion de développement d'une part, et des organisations internationales d'autre part. La science progresse en éliminant les tabous, elle ne peut le faire autrement. Tant que les sciences politiques n'auront pas aboli celui du „développement", elles resteront ce qu'elles sont actuellement, c'est-à-dire parties prenantes dans le développement, et donc, incapables de cette distance avec son objet, de cette *décentration,* qui seule donne à l'analyse le statut scientifique. [16]

15 „Tous les hommes d'Etat du Tiers Monde – économiste ou non – sont aujourd'hui en quête d'une *doctrine de développement politique* adaptée à leur situation . . ." in R. Bosc, *Le tiers-monde dans la politique internationale,* Paris 1968, p. 78.

16 M. Godelier écrit justement: „L'anthropologie rappelle à l'économie politique les limites de sa validité théorique et à la culture occidentale l'arrière-fond de ses préjugés théologiques. Les peuples primitifs du monde en effet ne sont pas *pauvres.* Les biens dont ils ont besoins ne sont pas *rares.* Leur existence ne se borne pas à *subsister*". in *Anthropologie*

Notre propre réflexion ne revendique nullement une quelconque scientificité, elle en pose seulement les conditions, se voulant cohérente avec la méthode scientifique expérimentale. Elle propose une hypothèse heuristique: évaluer le „désordre" planétaire en termes de marges de choix et ceux-ci au moyen du concept d'entropie. L'entropolitique se situe au carrefour des sciences politiques et de l'anthropologie critique. Elle en est au premier stade de la conjecture, nullement de la preuve. Mais c'est là un travail préliminaire pour toute science. Notre façon d'employer la notion d'entropie relève davantage de la métaphore que du concept opératoire ici, mais en cela nous ne faisons rien qui soit contraire à une certaine logique de la découverte, rien qui soit étranger au travail de tout scientifique. Les biologistes, qui ont de bonnes raisons d'employer la notion physique d'entropie, se disputent encore sur la validité de cette importation.

Explicitons à présent davantage notre hypothèse de travail au sujet du système politico-culturel mondial.

Reprenons la thèse de C. Lévi-Strauss. Elle est connue: nous assistons avec l'homme, mais d'une façon accélérée avec les sociétés „modernes", à un vaste processus de désintégration des structures vivantes. La biosphère terrestre bénéficiant, elle, de la dissipation de l'énergie du Soleil. Ce que bien des mythes traditionnels découvrirent avant nous! Contrairement à certaines considérations sociologiques „évolutionnistes", la civilisation n'aurait pas pour fonction de „s'opposer vainement à une déchéance universelle" (donc une fonction néguentropique) mais de „fabriquer ce que les physiciens appellent entropie", De plus, Lévi-Strauss oppose les sociétés à histoire cumulative, qui produisent beaucoup d'ordre mais au prix d'un énorme désordre et les sociétés à histoire stationnaire „proche du zéro de température historique". Autrement dit, il nous propose une distinction dans l'échelle de la production d'entropie. Cette production résultant, ou étant pour le moins corélative, d'une dissymétrie interne à la société, à tel point que Lévi-Strauss n'hésite pas à assimiler „exploitation de l'homme par l'homme" avec sociétés fortement entropiques. Cette fonction politico-

gie économique, Paris 1971. – A comparer avec les déclarations de ce style courant: „Accomplir, en quelques décennies, des progrès économiques et sociaux, que les pays industrialisés ont mis des siècles à réaliser, telle est la tâche phénoménale, que représente la transformation d'une économie de subsistance en une économie de marché . . . Interview d'Adeoye Lambo, membre du „Club de Rome", expert de nombreuses organisations internationales, in revue *Impact,* no 54, décembre 1972. – Il faudrait pourtant reconnaître avec A. – C. Découflé que: „La seule définition possible du „développement" consiste donc à le considérer comme une figure datée de la longue histoire des relations entre les hommes d'Occident et les „sauvages"; datée de la fin des empires et de la multiplication des souverainetés formelles; datée de la pratique balbutiante de certaines formes d'asssistance effectivement distributive et opératoire; datée par l'effort obstiné de quelques-uns pour trouver à l'exaspération des dominations et des différences des réponses appropriées ici et là à des situations très concrètes". „De quelques précautions préalables à une prospective du développement", *Revue Tiers-Monde,* t. XX, no. 47, 1971.

entropique de la dissymétrie sociale est d'ailleurs mise en évidence par G.Balandier dans son *Anthropologie politique.* [17]

Contrairement à l'école évolutionniste, Lévi-Strauss, et d'autres, récusent l'idée (infondée) d'une filiation (avec ou sans progrès) des cultures. Cet abandon de la théorie évolutionniste par l'anthropologie est d'une importance capitale, car ce n'est qu'alors que prend tout son sens l'expansion planétaire, récente, d'un type particuler de structure sociale, en l'occurrence la civilisation occidentale, et son corollaire, la désagrégation, voire la disparition, des autres types de structures sociales. Les sciences politiques, à ma connaissance, n'en semblent guère affectées!

Il n'est pas nécessaire dans cette présentation sommaire d'introduire la notion d'ethnocide. La civilisation occidentale n'est certainement pas la première à avoir la prétention d'être la référence centrale et universelle et par là même de s'estimer en droit de détruire les autres. Cependant, cette *négation d'autrui,* si bien exprimée par Sartre dans sa formule *„l'enfer, c'est les autres",* se trouve en possession de moyens techniques qu'aucune autre société vraisemblablement n'a jamais possédés, si bien que non seulement cette civilisation entend réduire toute l'humanité à son image en imposant si possible un schème de développement, qui somme toute n'est qu'une occurrence historique, mais encore elle déploie tous ses moyens pour y parvenir, y compris son savoir, et elle sait qu'elle peut y parvenir. Cela ne s'appelle pas une évolution, mais une dissolution, une involution, une assimilation synonyme d'entropie sociale, comme l'avait bien vu, sans y percevoir le danger, le philosophe André Lalande [18].

17 G. Balandier, *Anthropologie politique,* Paris 1967. „On définira le pouvoir comme résultant pour toute société, de la nécessité de lutter contre l'entropie qui la menace de désordre – comme elle menace tout système". (p. 43) Il déclarait in *Le Monde* (10/1 1968): „La politique est l'ensemble des moyens utilisés par une société pour réagir contre l'histoire qu'elle porte en elle et qui, déjà, la condamne. Je l'ai définie comme imposée par la nécessité de lutter contre l'entropie qui menace tout système social". Ces deux approches sont différentes, mais se complètent, me semble-t-il.

18 A. Lalande, *La dissolution, opposée à l'évolution dans les sciences morales et politiques.* Paris 1899, réédité en 1930, sous le titre: *Les illusions évolutionnistes.* En cours de route, Lalande a remplacé le terme dissolution par celui d'involution, synonyme d'entropie. Pour cet adversaire de l'évolutionnisme spencérien, l'évolution sociologique mélange les différentes structures sociales, le mouvement va ainsi de l'hétérogène à l'homogène. Le développement historique illustre cette logique de la raison, que Meyerson fondait sur l'identité. Ainsi, la véritable évolution sociale s'oppose à la diversité des phénomènes de la nature, à la divergence bergsonienne, elle réduit les écarts, élimine les inégalités, les différences, elle instaure la démocratie: c'est „une marche vers l'égalité". N'était-ce pas la doctrine coloniale française de l'assimilation qui se trouvait cautionnée par cette philosophie de l'entropie sociale, entendue comme le stade suprême du développement de la raison (occidentale)? Serge Moscovici, s'appuyant sur les travaux les plus récents de la recherche anthropologique, apporte une lumière nouvelle dans l'analyse de la notion d'évolution sous-jacente à toutes nos théories du développement. „L'inassouvie intolérance à l'altérité, passion nourricière de notre pensée, écrit-il, nous a poussé à voir un néant dans ce qui ne nous reflète pas, à restituer le différent comme lacunaire. Démarches parfaitement justifiées à partir de l'erreur initiale comme en identifiant les collectivités aborigènes, par exemple, à une ébauche barbare du système social à son point de jonction avec le système naturel, quand tout nous montre qu'elle ont suivi une évolution

La biologie nous a appris qu'une espèce était d'autant plus assurée de pouvoir s'adapter aux variations de son milieu, et donc de survivre, qu'elle représentait une plus grande variété. Dans la mesure où nous sommes une espèce zoologique qui tend constamment à faire varier son environnement, le degré d'adaptabilité devient plus important que jamais. Toute augmentation de l'entropie du système social menace cette aptitude au changement.

Il faut donc se poser cette question: le nivellement des projets politico-culturels, réduisant les marges de choix des différentes sociétés, ne met-il pas en question cette capacité que l'homme a eu jusqu'ici de s'adapter et d'adapter son milieu à ses aspirations, à la faveur de la diversité des multiples systèmes socio-culturels?

La problématique écologique appelle la formulation d'une nouvelle approche des relations inter-culturelles. Elle nous commande d'abandonner notre conception dualiste de la réalité (développement/sous-développement, société/nature, histoire/structure) et de considérer l'écosphère comme un système limité que menace sans cesse la croissance de l'entropie. Notre mythologie de la domination et de la conquête imprégne encore l'idéologie du développement et celle-ci la plupart des travaux des politologues: écart de toute théorie de la connaissance par rapport au processus de production des concepts scientifiques.

En science, Bachelard l'a mis en lumière, et cela nous parait particulièrement pertinent pour les sciences humaines, le bon sens est l'ennemi du vrai. Notre réalisme naïf, pour accéder à un stade d'objectivité scientifiquement acceptable, doit faire place, impitoyablement, à une continuelle remise en chantier des concepts qui nous paraissent aller de soi, bien souvent parce que leurs origines nous sont mal connues. La propagation des concepts dans l'encyclopédie doit nous mettre en garde contre toute approche disciplinaire trop stricte. Sans une psychanalyse du sujet épistémique et une archéologie de la notion de développement la théorie politico-économique du développement manque de fondements, et cela ne préjuge en rien de sa résistance à cette double analyse. Cependant, les premières brèches sont déjà passablement larges et il n'est pas téméraire d'affirmer que nous sommes en train d'assister à l'effondrement d'un paradigme majeur des sciences politiques. [19]

L'entropolitique pourrait faire appel à la notion d'acculturation, née justement dans l'école diffusionniste, dont Lalande est le contemporain. La théorie de l'entropolitique traite des effets de diffusion et d'interférence dans un monde

remarquable, distincte de la notre". Et il ajoute ce commentaire pertinent pour les sciences politiques: „Le contraste des deux mondes humaines, auparavant hétérogènes, se vide de son contenu, tandis que l'histoire s'universalise. *A la faveur de ce rapprochement, l'autre de la société nous instruit qu'il est une société autre.*" *(La Société contre nature,* 10/18, Paris 1971, p. 37.)

19 Il nous faudrait encore signaler que cette position épistémologique, à la fois globale et critique, est induite par une expérience existentielle qui motive une analyse critique du triède: développement – science – politique. Dans le domaine des sciences sociales, ce genre de renseignements ne relève pas d'une notice biographique mais du protocole de recherche lui-même, beaucoup trop l'oublient.

ouvert à la communication quasi instantanée. Mais il convient de préciser immédiatement que l'information se propage à travers toute la planète à une vitesse bien plus élevée que les biens de consommation promis par l'idéologie marchande véhiculée par les mass media. Pour reprendre la distinction de P. Watzlawick, J. Helmick-Beavin et D. Jackson, il s'agit de considérer la *pragmatique de la communication* [20], c'est-à-dire les effets de comportement des interactions informationnelles. La théorie du nivellement politique doit tenir compte des distorsions entre le réel et l'imaginaire collectif. Ce sont essentiellement les aspirations qui se nivellent, les cadres de référence, non les acquisitions, ou, plus exactement, il y a écart entre les deux. L'idéologie de l'aide au développement, faisant passer le problème de la production et de la consommation des biens, non seulement avant celui des services et de l'échange au sens large, mais avant même tout préalable anthropologique, fait de l'*indigène* un *indigent,* pour reprendre l'expression frappante de G. Leclerc [21]. L'écart entre la situation réelle et l'utopie sociale engendre une situation schizoïde qui se détériore au fur et à mesure de cette mise en congruence des aspirations et des grandeurs matérielles devant désormais définir la société de bien-être et le bonheur de tous.

Ce n'est pas une civilisation de l'universel, comme le souhaite L. S. Senghor ou tel autre ténor de l'UNESCO, mais une pseudo-civilisation mondiale, unidimentionnelle, qui s'installe, qui est peut-être déjà en place pour l'essentiel. [22] Les sociétés jusque-là incommensurables se retrouvent sur le même paramètre, contraintes de s'évaluer en termes de grandeur matérielle brute. Bertrand de Jouvenel a qualifié de *théorie du chemin de fer* cette perspective unilinéaire du développement. Depuis, quelques variantes sont apparues [23], mais, avouons-le, peu importe la couleur des wagons si le chemin de fer roule toujours. Paul Valéry, dont le regard sur le monde actuel vaut bien des études à prétention scientifique, a magistralement analysé cette réduction de toutes les parties du monde à une seule mesure, à la faveur de l'universalisation de l'histoire, et pourtant, son inquiétude restait encore bien en-deçà des bouleversements produits par la seconde guerre mondiale et la fantastique croissance économique et scientifique qui s'ensuivit. [24]

De cette identité (de la mesure) naissent les différences. La logique rationnelle est ainsi faite que c'est du semblable que s'interprète le différent. L'épistémolo-

20 *Une logique de la communication,* Paris 1972.

21 G. Leclerc, *Anthropologie et colonialisme,* Paris 1972.

22 Voir C. Levinson, *Inflation mondiale et entreprises multinationales,* trad. fr., Paris 1973.

23 Pour les sciences politiques, voir la critique de G. Almond, „Political Systems and Political Change, *The American Behavioral Scientist,* vol. VI, no. 10, 1963.

24 Paraphrasant Valéry, A. Sauvy écrit: „Le temps du monde fini ayant commencé, la planète se rétrécit constamment par le jeu des communications. Dès lors on peut se demander comment des ensembles aussi inégaux pourront coexister, se juxtaposer, sans se superposer; en d'autres termes, comment peut-on éviter la formation d'un monde hiérarchisé, où sous des apparences égalitaires, s'instaureraient des servitudes nouvelles, dont l'issue est difficile à imaginer, mais qui ne présage rien de bon". *Théorie générale de la population,* vol. II, Paris 1954.

gie génétique nous apporte des lumières décisives sur ces questions fondamentales et les sciences politiques peuvent en tirer profit. Elles se rendraient alors compte que le tiers monde est une conception de l'esprit qui ressortit davantage à une critique de l'analyste qu'à une vision de l'analysé. C'est la prétention à la totalité de notre raison qui inventa une fraction telle que le 1/3 monde. Dès lors il était inévitable que ce résidu de notre histoire et de notre sociologie fut chiffré, classé, empaqueté dans le sac des statistiques onusiennes et académiques, et, conséquemment, jugé . . . quantité négligeable.

Aux ravages incalculables de ce cataclysme que fut la conquête, la colonisation, s'ajoute aujourd'hui l'inquisition des chiffres. L'aune de l'histoire est encore la nôtre: la mesure de la rationalité occidentale. Nous sommes avertis depuis longtemps, depuis Nietzsche au moins, au jeu de cette savante connaissance, la spécificité culturelle se dissout comme le visage de l'homme et de ses dieux s'y évanouit. La critique du rationalisme des sciences humaines va de pair avec la critique de leur ethnocentrisme, même si les deux choses, nous n'en savons rien, sont totalement différentes. Des chercheurs comme R. Jaulin, Michel Foucault, M. Serres, S. Moscovici, E. Morin, par exemple, ont bien vu que l'épistémologie des sciences humaines débouchait sur une critique culturelle radicale.

Ne s'agit-il pas, au regard de cette critique, du voisinage permanent, dans notre civilisation, de la Raison et la Violence? Complicité perverse? L'opposition antique entre *civilisé* et *barbare* s'est en effet trouvée avec les institutions modernes muée en problématique de l'alinéation ou de l'exclusion. S'intégrer en devenant étranger à soi-même (alienus, *Entfremdung)* – s'entropolitiser, si l'on nous permet l'expression – ou être condamné à la disparition, tel est le dilemme proposé par la Raison à celui qui lui apparaît „autre", qui lui résiste, qui se présente ainsi comme proprement déraisonnable. Notre aversion pour le „déviant" tourne le dos à ces mythes issus de temps immémorial qui nomment souillure et dégradation le mélange, l'indifférenciation, le nivellement, l'égalité.

La tentation de l'Occident (Malraux) est plus forte que jamais; le processus de sa production commence à nous échapper, il risque d'entraîner l'espèce humaine dans l'impasse de la facilité, fatale à toute civilisation comme l'a montré l'historien Toynbee. Mais certains déjà brisent le miroir qui nous renvoyait cette fascination, car nos rapports avec les autres civilisations nous restituent notre propre image.

Pour employer notre métaphore de l'entropie, et suivant en cela Michel Serres qui déclare établi depuis l'apparente défaite d'Hitler le règne de *la thanatocratie* [25], la théorie du nivellement politique reconsidère les relations internationales contemporaines dans la perspective de Thanatos, cet instinct de mort qu'un certain nombre de théoriciens de la psychanalyse [26] a rapproché du principe de l'entropie.

25 M. Serres, „La thanatocratie, *Critique,* mars 1972. Il en veut pour prevue la finalité implicite d'un système social fondé sur l'interdépendance force militaire/économique/scientifique.

26 Voir principalement S. Bernfeld/S. Feitelberg, „Der Entropiesatz und der Todestrieb", *Imago,* vol. XVI, Heft 2, 1930, p. 187–206.

Ces réferences à l'entropie ne sont pas toujours de simples figures de rhétorique; même s'il ne s'agit ici, à strictement parler, que de métaphores, il faut y voir une intention heuristique qui induit une hypothèse extrêmement sérieuse dont pourrait, à notre avis, profiter le politologue qui s'intéresse à l'évolution des relations internationales et de ce que le rapport explosif du M. I. T. propose d'appeler le „système mondial".

Cette hypothèse, qui est l'axe de l'entropolitique, avait déjà été formulée, sans qu'on le relève, par Paul Valéry dans ses *„Essais quasi politiques"*. „Essayer, écrivait-il, de prévoir les conséquences de cette diffusion, rechercher si elle doit ou non amener nécessairement une *dégradation,* ce serait aborder un problème délicieusement compliqué de physique intellectuelle".

La rhétorique écologique actuelle reprend cette analogie entre la dégradation des systèmes physico-chimiques et l'allure de „désordre" croissant de l'écosystème mondial. L'équipe de la revue anglaise *The Ecologist* déclare dans son *Blueprint for Survival:* „Il y a peu d'activité humaines que ne conspirent contre la stabilité de l'écosphère, et qui ne concourent ainsi à sa dégradation systématique. Au lieu d'aller à contre-courant de la tendance inexorable à l'entropie, comme l'a fait l'écosphère au cours de quelques milliards d'années de l'évolution, la société industrielle tend à l'accélérer". Dans un style plus littéraire, c'est la constatation qu'avance inlassablement Claude Lévi-Strauss dans la conclusion de ses volumes sur les *„Mythologiques"*. Certes, l'opinion personnelle d'un ethnologue ou d'un biologiste, fût-il mondialement reconnu pour être un grand savant, n'est pas nécessairement une proposition scientifique universelle et le politologue peut ne pas en tenir compte. Cependant, si elle représente une position épistémologique fondamentale, d'une portée générale, ne pas vouloir la considérer équivaut à endosser implicitement une autre attitude épistémologique et qui peut être plus mauvais.

Toute la question est d'évaluer scientifiquement le coefficient de réalité du modèle adopté et de se demander si „on a de bonnes raisons pour étendre le concept d'entropie à ce processus de nivellement du monde par la technologie", comme le pense Ivan Illich [27].

Les sciences politiques se doivent d'examiner la pertinence de ce concept d'*entropie sociale* qui aujourd'hui cherche à traduire à la fois l'uniformisation induite par la technologie moderne et le nivellement politico-culturel dénoté par l'idéologie de la croissance.

Il est possible en effet d'établir un rapport homothétique entre la tendance entropique décrite par certains sociologues de l'industrialisation, la tendance entropique décrite par un grand nombre de biologistes et d'anthropologues et la tendance entropique dénotée par l'idéologie dominante du développement qui circule au sein des institutions internationales et des hauts lieux de la décision en matière d'investissement international. Une théorie générale que nous proposons

27 I. Illich, „Inverser les institutions", *Esprit"*, mars 1972.

d'appeler l'entropolitique devrait intégrer tous ces aspects dont l'interdépendance se révèle essentielle à l'analyse.

Si l'on entend bien, le reproche majeur adressé à la tribune des Nations Unies par les gouvernements des pays du tiers monde aux autres dits riches n'est pas que l'aide les modernise *(moderne* connotant *occidental),* mais, le plus souvent, que l'aide ne les modernise pas assez vite et pas assez commplètement. Le désaccord porte sur les moyens, non sur l'objectif qui est présenté comme universellement valable et digne de respect, à savoir la croissance économique . . . le reste venant de surcroît. Peu importe d'ailleurs que l'on ajoute „sociale", il s'agit toujours d'évaluer et de produire et de consommer des quantités et de les multiplier indéfiniment. La récente proposition du Comité pour l'environnement humain de l'ONU d'ajoindre au PNB des statistiques relatives au Progrès naturel de l'Homme (PNH) ne peut être interprétée comme un changement d'orientation.

On attend, comme au XIXe siècle, ce progrès de la science et de la technologie, de plus en plus tributaire de la science. Les nuisances ne sont que des effets négatifs, corrigibles par la, science elle-même. Ignacy Sachs le croit également, bien qu'il reconnaisse que „les progrès de la science et de la technologie n'ont jusqu'à maintenant contribué en rien à l'élimination de l'injustice sociale à l'échelle planétaire" [28], si même ils ne l'ont pas aggravée [29].

Cette voie technocratique ne pourrait être qu'un „deus ex machina" qui ne ferait que renforcer l'aliénation et la frustation de ceux qui auraient le mérite de nous imiter. Platon, dans *„La République",* a montré que l'imitation était soumise à la loi de dégénérescence, à l'entropie comme nous l'indique aujourd' hui la théorie de l'information. Les sciences politiques doivent prendre acte de la déclaration de décolonisation, de ce que Berl a appelé *„la dépossession du monde",* ou alors elles ne sont que le discours complice de cette „conscience" occidentale qui légifère pour l'univers sous prétexte qu'elle serait la seule à concevoir la Weltgeschichte, et la seule à édifier l'humanisme.

Les sciences politiques ne peuvent rencontrer les sociétés des autres hommes – non pas les non-occidentaux, mais les sociétés autres tout simplement – qu'en entrant résolument dans l'ère du soupçon. Il n'y a pas de remise en chantier du savoir sans remise en question de la civilisation, et réciproquement. En fait, nous n'avons jamais été plus convaincus de la pertinence de notre savoir, imbus que nous sommes de la masse gigantesque d'informations que nous véhiculons, et, pour cette raison, la sagesse à la fois séculaire et en péril des autres nous échappe au point que nous ne la percevons même plus. Nos instruments de mesure sont devenus si grossiers, dans leur sophistication, que l'expérience millénaire de l'homme s'en trouve réduite à presque rien. Dans ce bel isolement, l'homme de science finira par savoir tout sur rien. La politique de

28 I. Sachs, *La découverte du tiers monde,* Paris 1971.

29 Voir le dossier de Giovanni Rossi, „La science des pauvres", *La Recherche,* no. 30, janvier 1973.

la science se confondra avec la science de la politique, la Raison sera achevée, la Violence aura atteint son extrémité au point où l'histoire se fige, et l'homme disparu, ou dégénéré, laissera cette terre dévastée aux silences des cieux couverts de brumes.